

La TRIBU des Jeunes Cinéphiles

Cinq regards sur **ANGEL** de François Ozon

Melissa Allcock, 19 ans, UNIL, TJC, Lausanne



En voyant apparaître sur l'écran les lettres rose fuschia dans une police digne des couvertures de romans à l'eau de rose, et former le mot *Angel*, en contraste total avec le paysage terne et enneigé d'une banlieue anglaise au début du XXème siècle, je me suis demandé ce que je faisais là. Il y avait de quoi sourire, ironiser ou être consterné. Il est vrai que, dès les premières minutes, Ozon donne le ton, si ce n'est la couleur, en toute simplicité. Ce ton ampoulé, kitschissime, imprègne toute la narration, perdure, mais subtilement ne tombe jamais dans le mauvais goût. En effet, plus on avance dans l'histoire et plus on découvre la singulière personnalité de Angel Deverell, plus on apprécie une telle mise en scène, reflétant ainsi la vision un peu (trop) romanesque, et dans un sens plutôt limitée, voir irréaliste et pleine de grandeurs, qu'a cette jeune écrivaine, débordante d'imagination, de la vie. Ozon a utilisé bon nombre d'effets, mais je dois dire que celui qui m'a marquée le plus est le travail sur les couleurs. L'intensité chromatique de chaque vêtement que porte Angel, en opposition ou en juxtaposition avec ce qui l'entoure, souligne la frontière entre son monde et celui des autres. J'ai aussi été fascinée par les interactions entre les personnages, voire les monologues d'Angel, digne d'une tragédienne shakespearienne, qui illustrent ses obsessions égocentriques. Cependant, même si ce personnage a tout pour nous exaspérer, le réalisateur et l'actrice Romola Garai font en sorte de nous le faire oublier et nous font sentir qu'Angel n'est qu'une femme après tout, avec ses espérances, ses peurs et qu'elle a cru en elle et a obtenu tout ce qu'elle désirait (ou presque..) et à ses dépens.

Géraldine Bouchez, 19 ans, UNIL, TJC, Renens



Chacun de nous a fait probablement une fois dans sa vie le rêve de devenir un grand artiste. La plupart du temps, on perd rapidement la naïveté qui nous permet de croire en ce rêve. Mais l'héroïne du dernier film de François Ozon ne fait pas partie de cette « normalité ». Pour Angel, il est évident qu'elle deviendra une grande écrivaine, riche, adulée de tous et qu'elle vivra à Paradise House. Durant toute sa vie, elle n'en démordra pas et son rêve finira par se réaliser. Malheureusement, pas pour bien longtemps.

Dès le générique de début on comprend que le réalisateur cherche à nous faire entrer dans un monde totalement utopique. Mise en scène, décors, costumes, tout est kitsch, le monde d'Angel est incroyable. Les couleurs sont flamboyantes, les personnages hauts en couleurs et Angel, la magnifique héroïne, totalement hors de la réalité et totalement romanesque.

Ce film est une parodie des films des années 50. La vie d'Angel est au fond un combat perpétuel contre la réalité, elle cherche le plus possible à s'évader loin du monde dans lequel elle vit. Mais elle va se briser les ailes en épousant un homme qui, lui, veut voir la réalité des choses. C'est à ce moment qu'une sorte de dualité va naître entre la vision du monde décrite à travers les toiles de son mari (Michael Fassbender) et celle qu'Angel nous conte à travers ses livres, le bonheur contre le malheur, la bataille de la vie et de l'amour contre la réalité de la mort et de la haine. Angel perdra. Et nous, quelque part, on finit par se perdre à travers les méandres de l'intrigue. Ce film est certes plaisant, mais le jeu un peu monotone de l'actrice principale (Romola Garai), le manque d'intérêt de certains épisodes, comme la fuite du mari, font qu'ennui et lassitude nous gagnent sournoisement.

Ludivine Girod, 20 ans, Ecole Athéna, TJC, Vevey

J'ai trouvé que le début du film était très dynamique. Cette jeune Angel est détestable! L'actrice joue très bien. On a envie de la gifler dès sa première apparition. Son personnage

est vraiment très complexe, mélange de rêve et de réalité. J'ai trouvé géniale la manière dont Angel arrive toujours à ses fins. Entre sa mère qui, une fois disparue, devient soudain une grande pianiste et son mari qui se mue en l'homme le plus amoureux de la terre, elle arrive à tout arranger à sa sauce. J'ai beaucoup aimé aussi l'ambiguïté de la relation entre Angel et Nora. On ne sait pas vraiment quelle relation elles ont entre elles. Surtout du côté de Nora, est-ce de l'amour-amitié? De l'amour-passion?



Ce qui m'a beaucoup dérangée, c'est la fin. J'ai trouvé qu'elle traînait en longueur. Une fois le mari décédé, j'ai trouvé que la descente aux enfers d'Angel était trop longue. Je pense que cette fin n'apportait pas grand chose, on se doutait bien qu'elle allait mourir de chagrin, mais j'imaginai une fin délirante, plus folle, digne de cette Angel qui n'a rien de normal. Le film a perdu sa dynamique, ce que je trouvais très dommage.

Joséphine Maillefer, 19 ans, Conservatoire de Lausanne, TJC, Lutry

Si l'ange ne descendait pas de son nuage, le scénario aurait été banal. Tout au plus eût-il attendri les petites filles et les éternels fans de Sissi. La richesse du film se dévoile lorsque l'héroïne est à son apogée: alors que l'on pressent le "Happy End" qui conclut les contes de



fées, une chute inattendue nous emmène à la suite d'Angel. Voici donc l'épisode II des histoires de princesses, juste après qu'elles ont été emmenées par leur prince sur le blanc destrier...

La transfiguration progressive d'Angel aux robes de mille couleurs en une Cruella grise et fanée se fait sur un agréable ton kitsch que relève le jeu ambivalent de Romola Garai ainsi que l'humour du réalisateur François Ozon.

François Germond, 23 ans, UNI Fribourg, TJC, Fribourg

Formellement orienté vers l'âge d'or du cinéma hollywoodien, vers les décors, toilettes et éclairages de films mythiques comme *Gone with the Wind*, l'adaptation d'Ozon de l'histoire d'une romancière pour midinettes est un coup de maître! Son héroïne est une femme forte, une mythomane ravissante, froidement calculatrice et arriviste, qui crée un univers à son goût, et ignore tout ce qui la dérange. Le film est une réussite esthétique : l'univers kitsch qui plaît tellement à Angel nous fait baver des ronds de chapeau, on s'enferme avec elle dans cette bulle boursouflée qui l'éloigne et la protège de ses origines miteuses. Angel vit de clichés, de phrases ampoulées, de kitsch, et trouve un créneau dans le goût public parce qu'il semble qu'elle vend du rêve à un moment où la masse en re-demande : elle fait fortune. Grandeur et déchéance d'une romancière qui substitue l'extravagance, la prétention et le cliché, à l'Art. Ozon a créé un mélo flamboyant avec une équipe anglo-saxonne qu'il a dirigée avec sensibilité et finesse. Après la grandeur d'Angel, vient la décadence : Ozon arrive à nous faire ressentir de l'empathie pour son héroïne inculte, arrogante et redoutablement égocentrique. L'actrice réussit à humaniser le personnage. L'évolution des costumes, des décors et de la photographie reflètent un climat de gangrène, de mort lente. A la fois mélodrame touchant, et réflexion sur le caractère éphémère du succès et sur la vraie nature de l'art, le parcours de cette romancière de kiosque de gare ne nous laisse jamais indifférents.

Coordination : Suzanne Déglon Scholer, enseignante au gymnase, responsable de Promo-Film EcoleS et de la TRIBUne des Jeunes Cinéphiles, avril 2007